

Un millier de cadavres gisent depuis un mois et
demi sur le territoire de la paroisse de Nyarubuye,
après le passage des milices hutues
Rwanda: Un charnier à ciel ouvert

Jean Hélène

Le Monde, 2 juin 1994

L'église est intacte. Au-dessus du portail, un grand Christ de plâtre étend ses bras, bénissant les fidèles. A l'intérieur, deux morts achèvent de pourrir entre les travées. Les murs sont nets comme l'autel de béton. Au fond, quelques cahiers et vêtements épars montrent que la sacristie a été saccagée. Un pillage de plus dans ces heures noires que traverse le Rwanda. Une porte latérale s'ouvre sur un tertre bien ombragé, bordé de massifs de fleurs qui mène au cloître. Au pied d'un escalier, une mère semble avoir été touchée dans sa fuite, sa tête est profondément entaillée. A ses côtés, le cadavre de l'enfant qu'elle portait sur le dos.

Aller de l'avant les yeux ouverts. Dix corps de femmes enroulés dans leur jupe et trois enfants coincés entre elles. L'odeur devient insupportable. Se couvrir la bouche et le nez avec une étoffe, enjammer cette plate-bande putride et des restes de mains tordues par la souffrance. Trois marches, une première pièce : « *Le dortoir des séminaristes ; c'est là que nous hébergions les réfugiés* », dit Gaspard. Une centaine de personnes figées côte à côte dans la

paille encore rouge, assassinées une à une comme des êtres résignés.

Dans la deuxième pièce, une autre fosse commune entre quatre murs. Appuyé contre un banc, un jeune homme suppliant ; sa tête repose sur son genou, foudroyé par un grand coup de machette entre les épaules. Marcher sans respirer le long du péristyle. Le sol est gluant de sang. Mais le pire reste à venir. Dans le coin le plus reculé du cloître, sous un préau de tuiles, il n'y avait pas moins de 400 personnes prises au piège, qui ont hurlé de terreur en voyant les tueurs approcher. Il n'y a plus qu'un insoutenable magma humain. Comme un sinistre linceul, plane le bourdonnement obsédant des mouches, des milliers de mouches bleues repues de mort.

Derrière la clôture, des vêtements de couleur sont dispersés sur le terrain de football, comme une lessive mise à sécher. De plus près, il s'agit des dépouilles des vieillards qui gisent dans les hautes herbes. Ici, c'est comme une tombe de nouveau-né, c'est-à-dire une barboteuse délavée, étalée sur la glaise et d'où dépassent des restes

de membres. Sa tête est à quelques mètres, sectionnée à la base du cou. Des douilles de balles, plusieurs cartouches de fusil de chasse, mais les assassins ont surtout « travaillé » à la machette. Dans la cour de la mission, on bute sur des os humains éparpillés, au-dessus du parvis, le Christ étend ses bras...

Des centaines d'assaillants

La paroisse de Nyarubuye, qui se trouve près du poste frontière rwandotanzanien de Rusumo, est à deux heures de piste de la route la plus proche. Les maquisards du Front patriotique rwandais (FPR) ont découvert le charnier le 27 mai, quarante-quatre jours après le massacre. Au milieu du millier de cadavres, il y avait une survivante, une jeune fille de seize ans, les doigts tranchés, des plaies à la nuque et dans le dos. Les rares mots qu'elle prononce, c'est pour répéter que les siens sont morts.

Gaspard Ngarambe, vingt-huit ans, est un jeune séminariste. Il effectuait un stage à la mission de Nyarubuye. Il vient de retrouver sa chambre dévastée, au fond de laquelle un enfant a agonisé. « *Depuis la mort du président, des bandes de miliciens passaient quotidiennement dans la commune, en hurlant devant les maisons des Tutsis : "Demain nous vous tuons."* La paroisse se remplissait tous les jours de gens terrorisés. Nous étions près de 5 000 quand, le 14 avril, des centaines de miliciens sont arrivés, accompagnés par huit gendarmes. Nous avons tenté d'organiser une défense, l'église était pleine de gens qui priaient. Quand nous avons vu que nous étions perdus, je me suis enfui avec d'autres. Les jeunes ont pu partir, ceux qui

avaient un peu de force. Les autres sont restés derrière, comme les parents qui devaient rester avec leurs enfants. Nous avons marché pendant cinq jours avec les miliciens à nos trousseaux avant d'arriver au bord de l'Akagera. Beaucoup d'entre nous sont morts en chemin sous les coups des "interahamwe" [milices hutues]. Nous avons traversé la rivière la nuit en heurtant des cadavres charriés par l'Akagera. Cinq personnes de notre groupe se sont noyées. Encore une journée de marche avant d'atteindre un village tanzanien, où nous avons été recueillis. Nous étions 350 survivants de Nyarubuye. » « C'est la première fois qu'on tue dans les églises, poursuit Gaspard, autrefois les hommes de Dieu étaient respectés même par les tueurs, les réfugiés des missions ont toujours été épargnés. Aujourd'hui, les prêtres ont été les premiers tués quand ils ont voulu s'interposer. »

Des coupables, nous n'en rencontrerons pas. Un homme sort de la brousse les bras en l'air. Gaspard le reconnaît : c'est le menuisier du village. Il se laisse fouiller, questionner, sans manifester aucune crainte. Il a été obligé d'accompagner les tueurs mais s'est débrouillé pour rester en arrière. Il possède une serpette mais jure qu'il ne s'en est pas servi. D'autres hommes apparaissent sur le chemin : paysans ou miliciens ? On ne le saura jamais.

« *Il y a eu beaucoup de morts, dit l'un, ils séparaient les Hutus des Tutsis et obligeaient les Hutus à participer au massacre ; c'est le conseiller qui a tout organisé.* » Le conseiller communal Isaïe Karamici plaidera sa cause d'une voix tremblante : « *J'ai défendu les réfugiés contre les groupes de miliciens des communes voisines. Nous les avons repoussés, mais ils sont reve-*

nus avec des gendarmes pour me tuer. Je me suis caché en brousse. Ceux qui disent que j'ai tué sont des menteurs. D'ailleurs, hier, un officier du FPR est venu me prévenir qu'il était le nouveau sous-préfet et il me demande de collaborer pour faire revenir les administrés. » Quant au chef des milices, il aurait disparu en Tanzanie.

Une région déserte

Comment expliquer ce massacre et les dizaines d'autres qui ont eu lieu et se poursuivent maintenant dans le Sud-Ouest, là où progresse l'armée du FPR ? Depuis la mort du président Habyarimana, la Radio des mille collines n'a cessé d'appeler au meurtre par des messages sibyllins, mais compris de tous, désignant nommément le FPR, donc les Tutsis, comme responsables de la mort du chef de l'Etat dont l'avion a été abattu le 6 avril. La mise en condition des miliciens de l'ancien parti unique a fait le reste.

Autour de Nyarubuye, les collines sont couvertes de champs qui attendent les moissons. Le mil est prêt pour la récolte, les caféiers chargés de baies rouges. Dans les prés, les troupeaux de vaches errent sans bergers.

Nous avons roulé pendant deux heures sans rencontrer âme qui vive : les collines sont désertes à perte de vue. Il y a plus de 300 000 réfugiés en Tanzanie. « *Ceux qui ne reviennent pas ont quelque chose à se reprocher : ils ont tué* », avance Gaspard. Mais beaucoup ont eu peur de la vengeance tutsie.

Le FPR craint encore les « *interahamwe* » cachés dans les collines. Il a rassemblé les survivants Tutsis dans leur immense majorité dans les quelques agglomérations qui n'ont pas été ravagées par les miliciens et les soldats en fuite. Les rebelles semblent avoir conquis un cimetière. Le FPR, qui dispose maintenant de centaines de témoins à charge les rescapés des massacres a réclamé un tribunal international pour juger les responsables. Mais beaucoup vont jurer qu'ils ont agi sous la contrainte.

Faut-il plutôt oublier, pardonner ? Même les prêtres hésitent : « *C'est une question difficile*, avoue Gaspard. *Des chrétiens ont été tués par d'autres chrétiens, après un siècle de sermons sur l'amour et le pardon. C'est un échec. Je ne sais pas par où commencer pour prêcher le pardon. Aujourd'hui la région est désertée. Peut-être faudra-t-il fermer la paroisse pour toujours...* »